

LA GAZETTE
DE LA 18ÈME
EDITION DU FESTIVAL
REGARDS CROISÉS

REGARD' AILLEURS

N°2

24 mai 2018



Aujourd'hui :

18h - Rencontre lecture avec Arno Bertina

19h30 - NUIT DE VEILLE de KOUAM TAWA

Mise en lecture : Bernard Garnier, Émilie Le Roux

Avec Jean-Guy Birota, Garance Clerc, Marie-Sohna Condé, Noémie Desestret, Léo Ferber, Bernard Garnier, Josias Landolfi, Hélène Gratet, Danièle Klein, Hyppolite Onokoko Diumi, Boubacar Samb, Nanténé Traoré, David Tshimanga

NAISSANCE de MARINE BACHELOT NGUYEN en Lever de rideau

à l'issue des lectures, rencontre avec KOUAM TAWA et ARNO BERTINA

L'ÉDITO

1884 – Début du protectorat Allemand au «Kameroun»

1918 – La Société Des Nations partage le pays entre les mains des nations victorieuses de la première guerre mondiale : la partie orientale est désormais sous tutelle française et la zone occidentale sous tutelle britannique.

1960 – Le Cameroun est déclaré indépendant, après des années de revendications indépendantistes et de soulèvements populaires.

76 ans donc de colonisation

58 ans depuis l'Indépendance

Mais si les chiffres parlent une langue, ils taisent, d'une même voix, tout un monde de violence.

Quand le président de l'Indépendance est mis au pouvoir par le colonisateur, quand une guerre ravage le pays pendant 10 ans sur cette question, que la France gère le conflit, tait son existence et sa propre influence, dans quelle mesure peut-on parler d'indépendance nationale ? Et de quel sang est-elle souillée ?

Lorsqu'entre 2010 et 2013, le gouvernement Camerounais organise une série de célébrations folkloriques à travers le pays pour le cinquantenaire de l'Indépendance, la question se pose d'autant plus brusquement. Face à une parole officielle qui impose une chape de silence sur la réalité, qui modèle la mémoire dans son intérêt, c'est au peuple, au «petit peuple» comme dit Kouam Tawa, à «celui à qui on ne demande jamais son avis» de prendre la parole et de se dresser contre cette invisibilisation de la violence historique et colonisatrice.

C'est ces questionnements essentiels que Kouam Tawa explore dans Nuits de veille, que nous pourrons entendre ce soir au Nouveau Théâtre Sainte-Marie-d'En-Bas.

Une pièce où les mots deviennent l'arme de ceux que l'on n'écoute jamais dans une guerre contre les discours officiels et leurs silences. Où la maîtrise du langage et l'exploration d'une langue maternelle multiple, marquée par le colonialisme, s'y font réappropriation de la mémoire nationale et de l'expérience de l'Indépendance. Un texte prolifique, politique et poétique qui interroge notre savoir et donne joyeusement la parole au peuple.

Alice Palmieri



© J-L Lacroix

Nuit de veille de Kouam Tawa

«Sans je ni moi nous ira loin.» Nuit de veille

Nuit de veille, c'est une palabre, la réunion nocturne d'un village au Cameroun dans lequel le «petit peuple» prend la parole sur l'indépendance du pays. Avec ce texte, l'auteur Camerounais Kouam Tawa nous donne à entendre ceux que l'on écoute jamais.

Avec *Nuit de veille* vous avez décidé de faire prendre la parole au tout petit peuple lors d'une veillée traditionnelle africaine. Pourquoi avoir choisi cette forme-là ?

Cette pièce est née d'une colère. Pour célébrer le cinquantenaire de l'indépendance du Cameroun, le ministère des arts et de la culture a mis en répétition deux troupes, l'une francophone et l'autre anglophone, pour monter deux pièces qui seraient jouées pour la célébration de l'événement. Parce que le président de la république allait assister aux représentations, une commission a été mise en place quelques semaines avant la première des spectacles. Après visionnage des répétitions, elle a estimé que les pièces étaient subversives et n'avaient pas à être vues par le chef de l'État. Elle a demandé qu'un autre spectacle soit créé en lieu et place de ces deux pièces qui se répétaient depuis une année. Wakeu Fogaing, le comédien avec qui je travaille, a été sollicité le 27 avril pour les répétitions d'une pièce qui devait être jouée le 14 mai. La pièce a été écrite en trois jours par un ancien homme de théâtre qui est devenu par la suite ministre, et la pièce s'intitule Cameroun, la marche en avant. C'est une apologie du régime en place et j'ai trouvé que c'était une honte.

«Un magnifique archipel»

Bernard Garnier, lecteur et directeur de lecture

C'est la colère après lecture de cette pièce qui m'a donné envie d'imaginer ce qu'aurait pu être une vraie fête populaire au cours de laquelle le peuple Camerounais se pose la question de son indépendance. Voulant donner la parole au petit peuple, j'ai eu envie de le faire dans une forme qui lui est propre et au travers de la palabre, forme qui lui appartient, la parole se déploie et les problèmes se résolvent. C'est la raison pour laquelle elle m'a semblé être la forme naturelle pour l'écriture de cette pièce dont le but était de donner la parole à ceux dont on ne demande jamais l'avis, à ceux qui ne se prononcent jamais sur les questions dites «publiques».

Comment avez-vous procédé à l'écriture du texte? Est-ce que la parole est totalement fictionnelle ou y-a-t-il des paroles rapportées telles quelles?

Tout est fiction mais de la part de quelqu'un qui est toujours à l'écoute aussi bien dans les marchés que dans les bus et dans les villages. En général ce qui m'intéresse ce ne sont pas les discours officiels, qui se ressemblent pratiquement tous, mais la version du petit peuple. Donc je pense que toute est fiction mais forcément nourri par des choses que j'ai eues à entendre ici-et-là.

Chaque parole dans le texte est unique et possède sa propre construction. Comment avez-vous individualisé ces paroles?

Chaque fragment de cette pièce a été une tentative de m'approcher, de conquérir la façon de parler de quelqu'un que j'aurais pu avoir rencontré dans la vie réelle. Comme je suis toujours à l'écoute des gens, il y a des façons de parler qui me reviennent très souvent quand j'écris. Parce que chaque prise de parole

dans la pièce est la prise de parole d'un personnage, je me suis posé la question de savoir qui est ce personnage, dans quel état d'esprit il est et de quelle façon il pourrait parler ici. Par exemple, il y a un personnage qui, à un moment donné de la veillée, s'interrogeant sur l'indépendance, se dit : «tiens, on y est pas encore car ce que nous avons mangé aujourd'hui, la façon dont nous sommes vêtus raconte la perpétuation de l'ordre ancien.» Mais à la fin de sa réplique dite dans la langue française, qui est le prolongement de l'ordre ancien, il finit par un mot dans sa langue maternelle. Ça a beau être quelqu'un du petit peuple, au moment où je l'écris je pense à l'écrivain Kenyan Ngugi Wa Thiong'o qui dit que pour nous, peuples colonisés, il faut commencer par décoloniser notre esprit si nous voulons arriver à une véritable indépendance. En creusant la parole du personnage, il ne peut pas faire autrement que finir sa parole en parlant sa langue maternelle.

«Une sensation de nostalgie.»

Nanténé Traoré, lectrice

Donc tout est fiction mais chaque parole est un moment de méditation sur le personnage qui porte cette parole et je tente simplement d'être à l'écoute de ce personnage que j'invente. Je lui donne la parole tout en écoutant ce qu'il me dit pour ne dire que ses propres mots. Il y a des moments où je suis obligé de me faire violence car il y a des choses qu'un personnage dit que moi, Kouam Tawa, n'oserais pas dire. Mais comme la situation commande qu'il parle de cette façon-là, je le laisse parler de cette façon-là.

Quelle importance donnez-vous à la langue maternelle ?

L'importance que je donne à la langue maternelle, et en particulier dans cette pièce, c'est qu'elle est la langue à partir de laquelle la plupart des "petites gens" parlent. La pièce a lieu dans un village. Les habitants de ce village habitent, savent, parlent à partir de leur langue maternelle et la vision du monde qui est la leur est celle de leur langue maternelle. C'est la raison pour laquelle elle a une telle importance dans la pièce. Sauf que dans ce village, il y a aussi la traversée des autres langues. On a le pidgin, on a le français, on a l'anglais mais les langues à partir desquelles ces personnages parlent ce sont les langues dans lesquelles ils ont grandi, ce sont leurs langues maternelles. C'est pour ça que dans cette pièce, singulièrement, j'accorde une grande importance à celle-ci et au fait que, quelquefois, en situation d'extrême joie ou de grande colère, ce sont les mots de cette langue qui surgissent.

En quoi la forme dramatique est-elle intéressante pour parler de la situation au Cameroun ?

La forme dramatique me semble la solution la plus intéressante parce que le rapport au livre est très compliqué. Il y a peu de bibliothèques et peu de librairies. Ce que j'aime dans la forme

dramatique c'est qu'elle est un moyen de faire en sorte que ce que j'écris soit immédiatement accessible. Si j'écris un roman, il faut trouver un éditeur qui consente à le publier. Entre le moment où le roman est écrit et où il paraît, plusieurs années peuvent s'écouler. Avec la forme dramatique, une situation se pose, je peux écrire une pièce dans l'immédiat, elle est lue ou répétée et jouée immédiatement pour donner mon avis ou apporter mes interrogations par rapport à la situation qu'on vit. De plus, le peuple africain est un peuple qui a un grand désir de théâtre. C'est pour répondre à ce désir que je fais du théâtre et que je veux en faire encore et encore.

Et enfin, l'importance de la forme dramatique c'est que la parole est au coeur de cette forme surtout quand c'est la palabre comme c'est le cas pour la pièce *Nuit de veille*.

La guerre du Cameroun et une partie de l'histoire Camerounaise a été oubliée. Comment parle-t-on et écrit-on sur un fait historique oublié ?

La situation a quand même changé depuis quelques années depuis la parution d'un livre intitulé *Kamerun! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique (1948-1971)*. Depuis la publication de ce livre, j'ai l'impression que ce qu'on peut dire sur la guerre d'indépendance camerounaise peut être mieux entendu, au moins en France. Le premier écrivain à parler de cette guerre d'indépendance, c'était Mongo Beti, écrivain camerounais, en exil en France dans la ville de Rouen où il était professeur de littérature. Il a publié dans les années 1970 un livre intitulé *Main basse sur le Cameroun* qui a été interdit en France pendant 5 ans par le ministre de l'intérieur Raymond Marcellin. Cela veut dire qu'il y a eu, dans les années 1970, une tentative de faire comprendre au peuple français ce qu'il s'était joué au Cameroun. L'auteur et l'éditeur ont dû se battre pendant des années pour que cette interdiction soit levée.

La difficulté c'est d'abord de n'être pas cru si tu parles d'une histoire dont personne n'a entendu parler. Or, heureusement, les éditions de la découverte ayant publié le livre *Kamerun! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique (1948-1971)*, une pièce de théâtre, un roman, un recueil de poèmes qui parle de la situation peut être plus facilement écouté.

«Indépendance chacha»
Léo Ferber, lectrice

Mais je pense que la plus grosse difficulté, et ça je l'ai éprouvé en allant dans les villages rencontrer les personnes qui ont vécu cette guerre là, c'est le traumatisme que ça a laissé.

Je suis en train d'écrire un recueil de poème intitulé *Les errants* qui revient sur cette guerre d'indépendance et je vais dans les villages de l'ouest où il y a eu des bombardements au napalm. Je vais rencontrer des vieillards qui ont vécu la guerre, je leur pose des questions et je les vois regarder en haut, en bas, à gauche, à droite et baisser la voix pour me chuchoter ce qu'ils ont vécu comme s'ils continuaient d'en avoir peur 50 ans plus tard. La trace qu'a laissé cette histoire en eux est énorme.

Donc la première difficulté c'est d'arriver à faire parler les témoins, la deuxième c'est d'arriver à faire croire à ce que tu recueilles en tant qu'auteur et la troisième difficulté c'est d'arriver à ce que la parole recueillie puisse être entendue par ceux qui devraient l'entendre. Je pense que, malheureusement, aujourd'hui très peu de personnes ont envi de l'entendre, en particulier au Cameroun car nous ne sommes qu'à deux présidents depuis les indépendances et ceux qui sont aux affaires aujourd'hui ont prit part à cette guerre là du côté des bourreaux.

RIEN À VOIR

Pour cette rubrique, comme son nom l'indique, nous avons posé aux auteurs et autrices des questions qui n'ont rien à voir avec leurs textes.

Pourquoi?

Parce que.

Un regard marquant?

Celui d'Ernest Ouandié, leader indépendantiste camerounais, le jour de son exécution.

Un mot ?

Maât

Quelle question poseriez-vous à la diversité ?

Sommes-nous ensemble ?

REGARD DE LA DIRECTRICE DE LECTURE, ÉMILIE LE ROUX

Comment avez-vous abordé le passage à la lecture ?

Il y a eu, avec *Nuit de veille*, l'exercice particulier de couper le texte pour des histoires de format habituel du festival. En même temps dans ce texte, et ce qui est très important, c'est qu'on est dans une soirée de palabre. On a l'impression que toute une population a été bâillonné pendant des années sur ce qu'elle pense du gouvernement, du fonctionnement du pays et que tout à coup on aurait débâillonné ces gens en leur disant "voilà, maintenant vous pouvez parler". S'en suit forcément un déversement de parole qui va passer par l'intime, le politique, qui va avoir des raisons d'être sur l'espace publique et tout ça va se mêler. Trop couper le texte ça aurait été enlever à ce déversement nécessaire de la parole donc on a gardé une certaine longueur. Ensuite, dans ce déversement, il y a des paroles très diverses qui permettent de faire une cartographie de ce que peut être le Cameroun aujourd'hui, 50 ans après l'indépendance avec un regard sur celle-ci. On a le Cameroun à un temps T avec tout un rapport à son histoire, aux ancêtres, mais aussi à son avenir et comment le construire. On a eu aussi à avoir une démarche de dramaturgie de recherche pour mettre au fait l'histoire et les références culturelles que l'on a pas et avec lesquelles Kouam joue beaucoup dans son écriture. S'y ajoute une recherche, un décryptage linguistique, qui est le gros de notre travail en répétition, car non seulement le texte mêle des passages en camerounais dans certaines langues, parce qu'il y en a plus de 234 au Cameroun, et tout ce qui s'invente dans le langage des rues qui va mêler du français, de l'anglais, du camerounais. Enfin, il y a plein de figures différentes qui parlent dans ce texte et on sent qu'elles ont chacune leur énergie, leur moteur pour venir prendre la parole et ces énergies, ces moteurs sont très écrits dans la ponctuation qu'a choisi l'auteur. Nous, on fait un travail de décryptage pour retrouver l'oralité du texte, de la partition.

Propos recueillis par Anthony Herr et Guillaume Tourdias

POUR EN SAVOIR PLUS SUR LA SITUATION DU CAMEROUN, KOUAM TAWA ET LA GAZETTE VOUS CONSEILLENT :

- *Main basse sur le Cameroun*, Mongo Beti, édition La Découverte.
- *Les maquisards* de Hemley Boum, édition La Cheminante
- *La guerre du Cameroun*, l'invention de la Françafrique, de Manuel Domergue, Thomas Deltombe et Jacob Tatsitsa, édition La Découverte.
- *Empreinte de crabe* de Patrice Nganang, édition JC Lattès.



©Julien Maugis

Naissance

Marine Bachelot Nguyen

«Elle avait des nœuds dans la tête, elle avait des nœuds dans le ventre, mais je crois qu'elle n'a jamais pensé à avorter.»

Ce soir, nous ouvrons les lectures avec Naissance. Par les différents chœurs (Voix de l'hôpital, Voix de l'amie, etc...) qui prennent tour à tour la parole, Marine Bachelot Nguyen nous plonge dans la vie d'Emmanuelle, alias Manue, confrontée à la perte de son amant abattu par trois policiers, alors qu'elle attend un enfant.

Ce texte est une commande de Troisième Bureau pour les "Levers de rideau", comment vous-êtes vous appropriée les contraintes d'écriture?

Ce sont nous, auteurs et autrices qui nous sommes concerté-e-s pour trouver ces contraintes communes : la présence d'un nœud marin, la présence d'Orphée, celle de Manue et une disparition. Lorsque nous avons trouvé ces éléments, je ne pensais pas encore à ce que j'allais écrire avec et il y avait une distance entre la contrainte et ce qu'elle pourrait devenir dans un texte. Par ailleurs, la dernière contrainte importante est le fait que le texte doit être écrit pour être lu par un chœur de lycéen-e-s. C'est en écrivant que les contraintes viennent se fondre dans nos "obsessions" thématiques et deviennent des éléments qui nourrissent la création. C'est là tout l'intérêt que l'on peut trouver au travail de commande : être confronté-e-s à des contraintes qui peuvent nous être extérieures puis les habiter et les mettre en lien avec ce qui nous est important.

Dans Akila, vous rendez hommage aux victimes tuées injustement par la police. L'écriture d'Akila a-t-elle influencé l'écriture de Naissance ? Qu'est-ce qui vous intéresse dans ce sujet ?

L'histoire esquissée dans Naissance, celle d'un jeune homme innocent tué par la police, est directement inspirée d'une histoire vraie qui a eu lieu à Rennes.

Un soir chez son ami, Babacar Gueye (jeune sénégalais sans papier) fait une crise d'angoisse et commence à s'automutiler avec un couteau. Son ami prit peur et appela les pompiers. Ce ne sont pas les pompiers qui débarquent, mais la police, et le jeune

homme finit avec cinq balles dans le corps, alors qu'il tenait un couteau. Plus étonnant encore, la police a porté plainte pour tentative de meurtre alors que le jeune homme était décédé.

Dans Naissance, je convoque cette histoire puis j'y ajoute la fiction avec Manue qui est plongée dans cette situation. Comme j'ai pu le faire dans Akila, je m'inspire du réel et je le déplace dans la fiction. Ici, le sujet du fait divers n'est pas le personnage principal, mais "un contexte" pour la jeune fille qui s'exprime.

Quelle a été votre inspiration pour les différents symboles rituels que l'on rencontre dans la pièce ?

La présence des différents symboles vient du nœud marin proposé par Romain Nicolas. Au premier abord, je ne savais pas du tout comment intégrer cet élément là. Romain Nicolas défendait cette trouvaille par le fait que nos grands-parents auraient tous un tableau avec un nœud marin, mais ce n'est justement pas mon cas ! (Rires) Par réaction, je me suis dit qu'il pouvait devenir un symbole et j'y ai donc mélangé d'autres éléments symboliques comme la poupée de fertilité. C'est une autre manière pour moi de raconter le mélange des cultures de notre société plurielle.

Comme la pièce est courte, les éléments présents dans le sac à dos prennent une importance, résonnent dans la pièce et vont trouver une signification différente pour chacun. C'est ce que permet le mystère qui s'installe lorsqu'on ne donne volontairement pas de sens particulier à tout.

Propos recueillis par Romain Mourgues, Léa Saget et Théo Stival

Mirage

Vision et hallucination à partir de *Nuit de veille* de Kouam Tawa et de *Naissance* de Marine Bachelot Nguyen

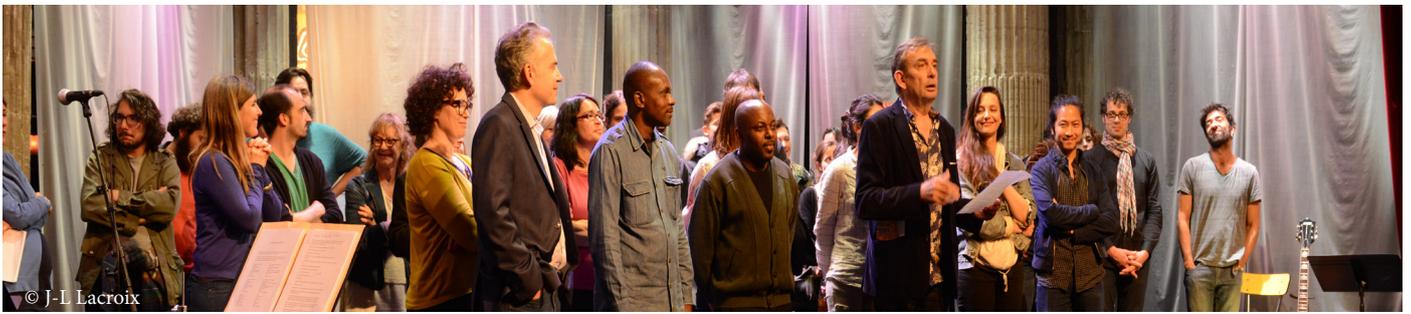
LE CRI

Je crie
 Je crie
 Pour être libre
 Pour respirer
 Pour défendre la terre de nos pères
 Pour imaginer le mien que je ne connaîtrai pas.
 Pour rendre le monde meilleur
 Pour découvrir le monde
 Pour ne rien regretter
 Pour tout essayer
 Parce que je veux
 Parce que je veux vivre
 J'ai dix-huit ans
 J'ai trois minutes et seize secondes
 Je crie
 Je crie

Léa Saget



© J-L Lacroix



Flashback

HIER, JOUR 1 DU FESTIVAL :

Troisième année de festival - Troisième année de Gazette, je crois que je suis devenu accro, il m'faut ma dose ! Je pars en avance de mes cours, je voudrais pas en rater une miette. J'arrive et là, juste wow ! Toute l'équipe du festival est sur scène, ça fait un monde... C'est impressionnant. Et là, ça y est, enfin, c'est un lycéen qui le dit : La 18^{ème} édition du festival est ouverte.

La soirée est lancée, du sommet d'une montagne c'est *La Cordée* de.... Mais Léo, la voix de la radio, elle me dit quelque chose... Mais c'est Julie Aminthe ! Elle tente de secourir nos lycéens qui se perdent en descendant la montagne. Le noir se fait, ils sont sains et sauf ! On retrouvera Orphée et Manue demain.

Ce soir, pas de charade, pas de rébus, pas d'histoire pour annoncer le bureau des adhésions. Pas grave, il reste encore six jours, je sais que nous ne serons pas déçus. Pendant que Bernard annonce le programme de la semaine, on regarde les photos en noir et blanc accrochées aux murs. Ça nous rappelle des souvenirs de l'an dernier.

Puis le rideau s'ouvre, roulement de tambour : **LE CIMETIÈRE.... DE L'ÉLÉPHANTE !** Les personnages entrent, c'est plein de musique, c'est plein de joie, c'est plein de vie ! Les univers se choquent et s'entrechoquent : la ville, le cirque, la compagnie de chemin de fer. Erwin, qui revit....jusqu'à la mort du rouquin. Tout ça à cause d'une pastèque, tout ça à cause d'un cochon. La musique devient un rituel macabre, les univers se choquent et s'entrechoquent : le cirque veut sauver Mary, la ville crie à la mort et la compagnie de chemin de fer...on peut compter sur eux. Mary mourra demain. C'est un jour de fête pour Erwin, un jour de deuil pour le cirque. Puis l'horreur, la pendaison, merde, ça déraile. Mary est toujours accrochée au rail, on la détache, la chaîne qui la soulève se brise, Shorty lui en passe une autre autour du cou : carnage. On enterre Mary, à la main — pas avec une machine — pitié gardons un peu d'humanité quoi ! M'enfin on lui sciera quand même les défenses. Un éléphant, c'est un investissement.

On applaudit, on sort, on boit un coup, et nous croisons Julie Aminthe ! Mais c'est que ça lui va bien cette queue de cheval. Après un an on a des choses à se raconter. Oh surprise, voilà Romain Nicolas : joutes verbales, boutades qui ricochent, Julie ne savait pas qu'il a une chaîne Youtube, si vous voulez des vues, demandez à la Gazette.

Mais chut, allons rencontrer George Brant. Bien soudée, la team Gazette écoute religieusement. Effectivement, il ne se trompait pas quand il a écrit qu'Erwin a oublié jusqu'à son propre nom, vu le déni dans lequel ils vivent. Nous ne donnerons pas d'images, George Brant a bien précisé en didascalie que l'imagination permet d'imaginer bien mieux l'horreur et la beauté, alors venez, venez au festival pour imaginer.

Romain Mourgues

MARDI 22 MAI, CAUSERIE AVEC KOUAM TAWA :

Mardi 22 Mai 2018, 18h40.

Alors que la pluie coule à verse dehors, un petit groupe d'une vingtaine de personnes se constitue au Petit Angle pour rencontrer l'auteur dramatique, le poète, l'homme engagé qu'est Kouam Tawa. Après une brève introduction sur l'auteur faite par Françoise Allera, de la Maison de la Poésie, c'est lui-même qui prend la parole pour nous raconter sa venue à la poésie, à la littérature jeunesse et au théâtre, sa vie d'enfant, d'adolescent puis d'adulte au Cameroun, son rapport à la vie, à la mort, aux ancêtres, à son pays et au monde, aux figures de la littérature, à celles de la politique, à l'indépendance, à Mongo Beti, à André Chénier, à Thomas Sankara, à Pablo Neruda. Puis, alors que la pluie continue de tomber au dehors, Kouam Tawa nous livre trois de ses poèmes inédits : «Terre mienne», poème d'exil, exprimant le manque de la terre mère; «Madiba, Cérémonie païenne pour Nelson Mandela» consacré à ce dernier, alors à l'agonie; et «Un coup de fusil» en hommage à Patrice Nganang.

Rencontrer Kouam Tawa, c'est rencontrer une foule de personnes, une multitude de récits et réinventer un monde.

Guillaume Tourdias.



© J-L Lacroix

Petite mise en bouche

En attendant, l'apéro de MARINE BACHELOT NGUYEN de demain, nous l'avons rencontrée pour qu'elle nous parle de sa résidence d'écriture à Troisième bureau.

L'objet principal de votre résidence est votre texte *Circulations Capitales*, quelles thématiques y abordez-vous ?

C'est une auto-fiction sur laquelle je travaille avec Marina Keltchewsky et François-Xavier Phan, deux interprètes respectivement d'origine russe et vietnamienne. Tous les trois nous explorons nos mémoires familiales et leurs liens avec les grandes idéologies, les "grands C" : Colonialisme, Christianisme, Communisme et Capitalisme. Ce travail s'accompagne de résidences à Saïgon, au Vietnam (une première en février dernier et une prochaine en décembre). C'est l'occasion de rencontrer des vietnamiens et de les interroger sur leurs histoires familiales, leurs liens avec les grandes idéologies. L'histoire du Vietnam y est bien évidemment liée car le pays a été traversé par l'évangélisation, la colonisation, une période communiste, la Guerre Froide, la Guerre du Vietnam et, aujourd'hui, la cohabitation d'un parti politique unique communiste et une économie de marché capitaliste. Alors on est allé recueillir des matériaux, des interviews, on a découvert des lieux rattachés à nos histoires familiales, etc. Et à partir de tous ces éléments, j'essaie de rassembler et d'entrelacer nos histoires et les questions d'icônes, de statuts, de grand-parents. C'est un vaste projet qui lie l'intime et le politique, qui convoque les mémoires personnelles pour interroger les mémoires collectives. Je pense que c'est un travail important que nous devons faire pour faire face à ces histoires qui ne sont pas toujours connues et nous questionner sur ce qui nous lie tous à ces grandes idéologies qui laissent des traces dans les structures politiques mais aussi dans les mémoires, les esprits, dans les corps, dans les représentations.

Quelles libertés et contraintes vous fournit ce dispositif ?

La liberté c'est tout simplement d'avoir du temps pour soi, pour écrire un peu détaché des contingences du quotidien, d'avoir un bureau, un appart'. Et puis les contraintes ne sont pas vraiment des contraintes puisque ce sont des rencontres avec du public, le studio que je vais faire avec des lycéens et des lycéennes cette semaine pendant le festival, donc des moments de partage autour du théâtre et des textes. Donc en gros la résidence c'est pas plus de 30% du temps pour des rencontres et des actions culturelles et les 70% restant c'est du temps libre d'écriture qui file vite. La résidence a commencé le 25 avril et dure un peu moins de deux mois. On se rend compte que le temps passe vite. C'est un moment précieux. Et puis ça m'a permis aussi d'inviter Penda Diouf qui est une autrice que j'apprécie beaucoup et qui a lu un très très beau texte vendredi dernier à la MC2. Et c'est un beau cadeau de pouvoir aussi imaginer, organiser des choses un peu autour de son travail. Le fait aussi que Troisième bureau m'ait proposé d'écrire un texte pour les lycéens dans le cadre des Levers de rideau et puis d'écrire le petit édito sur la diversité culturelle en question permet aussi de participer de façon active à un bout de vie culturelle grenobloise.



Mirage

Vision et hallucination à partir de *Nuit de veille* de Kouam Tawa

INDÉPENDANCE ?

Le matin : un café comme petit déj', supermarché pour le repas du midi puis une clope sur le chemin pour le taff, un café en arrivant, une pause café-clope vers 10h.

"Indépendance" en une du JT...

Après-midi : un café-clope d'après repas, un dernier café au taff vers 16h pour accompagner ma pause clope et en sortant du taff, toujours, une clope avec un petit café pour décompresser puis supermarché pour le repas du soir.

"Indépendance" qui défile sur mon mur facebook...

Le lendemain : Café, supermarché, clope, café, café-clope, JT, café-clope, café, clope, clope-café, supermarché, facebook.

La semaine suivante : Café supermarché clope café café JT clope café-clope café clope clope café supermarché facebook

"Indépendance" ...Indépendance...

Guillaume Tourdias

VISION SUR DEMAIN

19h, MC2 : Les apéros de Marine Bachelot Nguyen

L'autrice invitée par la MC2 et le collectif Troisième bureau, présentera des extraits de *Circulations Capitales*, projet actuellement en cours d'écriture.

20h30, NTSMB : Lecture en scène d'Islande de Lluïsa Cunillé

à l'issue de la lecture, rencontre avec le traducteur Laurent Gallardo

Directeur de publication : **Bernard Garnier**

Rédactrice en chef : **Alice Palmieri**

Assistée de **Anthony Herr**

Comité de rédaction : **Léo Bourgeon, Romain Mourgues, Léa Saget, Théo Stival, Guillaume Tourdias**

Merci à Renaud Arbaret, Maryne Blain, Fanny D'Halescourt